

ROLAND
TOPOR

Roland Topor

LE SACRÉ LIVRE DE PROUTTO



Wombat

Le Sacré Livre de Proutto



Les Insensés n° 46

Roland Topor

Le Sacré Livre de Proutto

Postface d'Alexandre Devaux
suivie de
Sacré Jean-Paul par Topor

Wombat

Collection « Les Insensés »
dirigée par Frédéric Brument

Une première édition de ce texte est parue aux éditions Syros-Alternatives en 1990.

Tous droits réservés.

© Nicolas Topor.

© Nouvelles Éditions Wombat, 2022.

ISBN : 978-2-37498-208-3

ISSN : 2261-8724

J'ignore comment cela s'est produit, mais les faits sont là : depuis trois cents jours, je suis Dieu vivant chez les Zoas. La tâche est des plus simples. Je bois, je mange, je me promène au bord de la mer. Je dors beaucoup car les distractions manquent. Pourtant, les Zoas ont à cœur de satisfaire mes moindres caprices. Un froncement de sourcil les plonge dans l'effroi. J'éternue, ils se prosternent ; je pète, ils mordent la poussière. On m'obéit au doigt et à l'œil sans que je songe à donner d'ordres.

Rien de plus agaçant parfois.

Hier, exaspéré par une rage de dents, je m'écrie :

– Vous pouvez tous crever !

Je suis violent quand j'ai mal.

Le soir venu, la douleur ayant disparu, mon humeur s'améliore.

– Où diable sont passés mes fidèles ?

Eh bien, ils m'avaient pris au mot. Ils étaient morts.

En masse.

Il ne restait que Proutto, leur esprit fort. Un libre penseur qui n'arrêtait pas de me tirer la langue et de ricaner sournoisement derrière mon dos.

De se découvrir le dernier survivant d'un peuple, sa raison s'envola.

Il crut au miracle. J'étais bien le vrai Dieu vivant, cela ne faisait aucun doute, dorénavant. Il se traînait à mes pieds en pleurant à gros bouillons.

– Pardon ! Pardon ! Pardon !

Enivré par sa foi toute neuve, il me suppliait de le mettre à l'épreuve. Ainsi pourrait-il me convaincre de la sincérité de sa conversion.

Je décidai alors de lui en faire baver.

*

Mollement allongé sur ma couche de feuilles sèches, je rêvassais en croquant des graines de pastèque naine. C'était l'heure de la sieste, mais les trilles d'oiseaux mêlées aux crissements d'insectes m'empêchaient de dormir.

Soudain, la burlesque silhouette de Proutto s'encadra dans l'entrée de la hutte.

– Mal au ventre, Seigneur, expliqua-t-il d'une voix plaintive.

– Bien fait. Je t'avais défendu de manger mes fruits. Que cela te serve de leçon. Mais je ne suis pas ton Seigneur, misérable Proutto. Je n'ai nul besoin d'un serf tel que toi.

– Tu n'es pas mon Seigneur, mais je suis ton esclave.

– Non, Proutto. Tu n’es pas mon esclave, je ne suis pas ton maître. Je refuse cette responsabilité.

– Pourtant je t’appartiens !

– Si tu m’appartenais, tu ferais partie de mes biens, pitoyable Proutto ! Tu ne prétends pas être un bien, j’espère ? Tu es ton propre Seigneur, ton propre maître et ton propre esclave. Débrouille-toi tout seul avec tes multiples indignités et laisse-moi poursuivre ma sieste.

Proutto, décontenancé, lorgnait ses pieds en se dandinant sur place. Il finit par bredouiller :

– Comment dois-je t’appeler ?

– Qu’as-tu besoin de m’appeler ? Je suis là.

– Mais si tu es loin, un jour ?

– Comment se nommait ton père ?

– Gisou.

– Alors nomme-moi Gisou dans tes prières, mais ne m’appelle pas. Prie. Plus bas tu prieras, mieux je t’entendrai.

Son visage se fendit d’un large sourire et il battit des mains.

– Oh oui, c’est bien. Gisou ! Gisou ! Gisou !

– Plus bas, insupportable Proutto. Si tu as vraiment foi en moi, il faut que tu t’entraînes à ne plus parler.

*

Ma promenade apéritive quotidienne m'ayant conduit au bord d'un ruisseau, j'aperçus Proutto accroupi, en train de se désaltérer dans ses mains réunies en coquille.

– C'est donc ainsi, détestable Proutto, que tu crois en moi ?

Il s'immobilisa, épouvanté, l'eau dégoulinant entre ses doigts.

– Oui, Gisou, je crois en toi.

– Et tu bois ?

– Oui, je bois. C'est mal ?

– Tu crois en moi et tu bois. Tu as soif, sans doute ? Donc tu as foi en l'eau pour étancher ta soif. Tu crois plus en l'eau qu'en moi.

– Je crois en toi.

– Tu me décrètes inférieur à l'eau. Si tu avais vraiment foi en moi, tu ne boirais pas. Quand tu aurais soif, il te suffirait de prier et je te désaltérerais mieux que l'eau la plus fraîche.

– Je t'en prie, Gisou, désaltère-moi.

Je poussai un profond soupir.

– Je le pourrais, répugnant Proutto, mais, à franchement parler, je n'y tiens pas. Tu m'as fait trop de peine. Bois de l'eau, puisque tu aimes ça. Abandonne-toi à ton vice. Oublie-moi.

– Je n'aime pas l'eau, Gisou. C'est toi que j'aime.

– Regarde et tâche de comprendre.